

# A PAPESSSE DU PALAIS

**Agnès Varda a été pendant douze ans la « photographe officielle » du Festival d'Avignon. Elle raconte ses débuts, ses vingt ans, Jean Vilar et Gérard Philipe.**



PHOTO GABRIEL SCHWARTZ

Agnès Varda, 1954.

**E**n 1948 j'étais débutante photographe et l'arrangement était le suivant : je serais nourrie et logée en échange de menus services dont quelques photographies.

J'avais mon premier Rolleiflex, acheté d'occasion à un reporter de *Détective*, l'objectif ouvrait peu, les pellicules n'étaient pas rapides et j'étais peu habile. Au 10<sup>e</sup> de seconde il y avait toujours quelque chose de flou.

En revanche pour les coups de main, j'ai donné. J'ai porté des brocs d'eau propre dans les loges de fortune, j'ai porté des pots de peinture à Linou qui peignait des oriflammes. J'avais même un petit rôle indispensable car il économisait le cachet d'un musicien. Cachée parmi les madriers qui soutenaient le plateau, je grattais sur ma guitare une mélodie ancienne jusqu'à ce que le roi Richard II (Vilar), monologuant dans sa prison, dise de sa voix lassée : « Cette musique m'exaspère. Silence ! Silence ! » Et j'arrêtais de gratter.

Mon petit moment de gloire a été de pouvoir montrer dans *La Petite Illustration* une petite photo du spectacle d'Avignon. C'était ma première « parution » — et une réponse à mon père qui détestait le monde des théâtres... et que j'y « glande ».

Le festival combinait plusieurs magies. Celle de la ville qui me fascinait, avec tous les gitans qui habitaient les ruines et les terrains vagues entre le palais des Papes et le Rhône, et la magie des spectacles dans la Cour d'honneur — spec-

http://www.lesfreres.com/paris/

Gérard Philipe par Agnès Varda



7 a Paris n°294 - 8-14 juillet 1987





## 40 ANS D'AVIGNON

tacles et répétitions d'ailleurs — devant le mur, le mur. Je l'ai tant regardé avec ses fenêtres à meneaux et la percée à droite, une ogive de pierre à barreaux. La magie c'était le mistral, certains soirs, l'accablante chaleur certains midi et le plaisir de l'aventure théâtrale, avec une troupe de bonne humeur. Peut-être y avait-il des pressions, des jalousies, des mini-drames. Moi ne voyais que la magie de cette vie privilégiée, l'innocence des artistes et un travail excessif qui me passionnait.

Vilar voulait que je photographie tout : le dispositif scénique nu, les dessous de la construction, les poutres, les arc-boutants, l'installation des éclairages, les ouvriers du plateau ; et les maquettes de Gischia ou de Prassinos ; et chaque personnage de chaque pièce, debout en costume avec son chapeau ; et les scènes une par une ; et le salut... et le public. Bref Vilar voulait des archives. J'assistais à toutes les répétitions. Je connaissais toutes les pièces par cœur, pour pouvoir demander aux comédiens de rejouer tel ou tel instant... quand il y avait des séances de photos pour moi. J'étais une photographe pensante ! Je faisais ce que voulait Vilar mais aussi, j'essayais de trouver comment faire des images dans l'esprit de la pièce.

Aussi, quand en juillet 1951, Gérard Philippe a rejoint la troupe pour ses inoubliables débuts au théâtre dans *Le Cid* et dans *Le Prince de Hombourg*, j'ai fait par exemple une série d'images romantiques, pour la promotion rêveuse du spectacle. Gérard, en habit blanc de

Prince, élève sa couronne de lauriers parmi les feuillages sombres du Cloître. Ou bien il s'avance comme baigné de lune (c'était midi). Ces images-là et bien d'autres ont été diffusées partout au moment du « boom médiatique » de la rencontre Vilar-Philippe. La presse était intriguée qu'une vedette de cinéma rejoigne cette troupe où régnait l'esprit démocratique. Vilar refusait le star-system et les noms sur l'affiche étaient placés par ordre alphabétique. Mais la presse a déséquilibré le système : les journalistes me demandaient toujours des photos de Gérard Philippe... et de Jean Vilar.

Tous les jours à midi — c'était un rituel — je me tenais sur la place de l'Horloge, sous le dernier parasol de La Civette et je distribuais les photos aux journalistes. Les nouveaux me trouvant petite, me prenaient pour « l'assistante d'Agnès Varda ». Les autres venaient se servir, l'attaché de presse ayant institué quelque chose qui ne se faisait que pour les films : tous les tirages m'étaient payés majorés d'un petit droit d'auteur mais ils étaient diffusés « libre de tous droits » dans la presse.

Les journalistes ont été inondés de mes photographies et cela m'a fait connaître. Ce que j'ai loupé, parce que ce n'était pas mon genre, c'étaient les scoops. Quand Gérard Philippe est tombé dans un trou pendant une répétition et s'est cassé la jambe, il gisait au fond d'un grand trou (avec sa cape ?), je n'ai pas fait de photo, et j'étais là avec mon appareil. Et quand il a joué *Le Cid* assis (!) avec une jambe dans le plâtre, je n'ai pas eu l'idée de faire des clichés. Les anecdotes me semblaient sans intérêt et pourtant... Maintenant je regrette de n'avoir plus d'images de tout ce qui se passait et des éclats de rire de Jeanne Moreau à 19 ans quand on l'appelait Nanette, et de ceux de Maria Casarès et le match de foot avec les comédiens.

J'ai un regret, c'est de n'avoir jamais réussi à convaincre Vilar de filmer ses mises en scène. Je lui disais : « Je mettrais une caméra un peu loin, de face, et une autre pour filmer de plus près les visages. Donne-moi juste l'argent pour la pellicule et pour louer la caméra ». Il n'a jamais voulu. Il m'a énoncé des théories très belles sur l'essence éphémère du théâtre et sur la transmission du souvenir... Il avait un certain mépris pour le cinéma. Dommage...

© Agnès Varda, extrait du texte paru dans le livre « 40 ans de Festival » (Hachette, 1987).



Le livre indispensable sur le Festival d'Avignon.



L'atelier de couture dans la loge du Palais en 1952.

A droite : Jean Vilar dans sa loge, 1952.

Philippe Noiret et Maria Casarès dans « Marie Tudor », 1955.

